

Veit ROSENBERGER (Ed.), *Divination in the Ancient World*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2013. 1 vol. 177 p., 11 ill. Prix : 50 €. ISBN 978-3-515-10629-0.

Ce volume, tiré d'un colloque organisé en octobre 2011 à l'université d'Erfurt, a pour ambition d'aborder la divination dans l'Antiquité par un biais peu exploité : la sociologie. Plus précisément, les différentes contributions cherchent à montrer en quoi le phénomène divinatoire intervient dans l'individualisation sociale et la définition de l'individu dans un groupe donné. L'article inaugural de Jörg Rüpke pose les jalons de ce projet ambitieux en proposant des pistes méthodologiques. Il se concentre sur les éléments qui illustrent l'interaction entre les institutions oraculaires et les individus qui viennent les consulter, en insistant sur l'importance des rituels. Esther Eidinow s'intéresse quant à elle à la relation à soi dans la littérature grecque et à l'importance que ce concept peut avoir dans notre compréhension du phénomène divinatoire. Elle met en lumière une conception délibérative de l'individu, envisagée comme un dialogue interne à la troisième personne, contrairement au modèle à la première personne contemporain. Eidinow met judicieusement en relation l'ambiguïté de certains oracles et la liberté de délibération laissée au consultant dans le processus oraculaire, signe selon elle de cette construction interrelationnelle de l'individu. Cette position permet notamment de remettre en doute la vision caricaturale de l'oracle cherchant à duper ou tromper le consultant en lui cachant la vérité. Hugh Bowden montre que, malgré les apparences, la consultation de l'oracle a profondément évolué entre l'époque classique et l'époque romaine impériale. À l'époque classique, le rôle essentiel des oracles était d'aider les hommes à gérer des problèmes concrets, que leur raison pratique, humaine, ne pouvait appréhender ; de répondre à des questions dont un simple mortel ne pouvait connaître la réponse. Consulter l'oracle était une action essentiellement pragmatique, qui visait à l'obtention d'une certitude, qui pouvait également servir à asseoir son autorité. À l'époque impériale, si les questions posées ont souvent le même thème que celles que l'on trouvait dans la littérature classique, le style et l'effet de l'oracle rendu n'est plus le même. Désormais, l'accent est mis sur la personne du consultant, sur son autorité et sa piété. Le processus est devenu plus individualiste et participe à une valorisation sociale de l'individu. Lisa Maurizio s'interroge sur la falsification des oracles et sur le rôle du consultant dans ce processus. Elle défend la thèse que l'ambiguïté du discours oraculaire, qui permet souvent de préserver la réputation d'un sanctuaire en cas d'erreur, est un mécanisme imaginé non pas par les autorités du sanctuaire, mais par les consultants, qui réinterprètent l'oracle *a posteriori*. Cette position pose toutefois la question de la forme initiale de l'oracle, car il faut que sa forme linguistique permette une deuxième lecture. Maurizio rapproche également les oracles délivrés dans les grands sanctuaires de la clédonomancie, une forme de divination qui consiste à interpréter une parole prononcée par un *quidam* comme un message des dieux. Il est vrai que dans les deux cas, le message transmis demandera au consultant un effort d'interprétation. Cependant, contrairement à la Pythie de Delphes, la personne qui prononce un *kleidon* n'a pas idée que ses paroles vont servir d'oracle ; leur ambiguïté est donc inévitable. Malgré les questions qu'il soulève, l'article de Lisa Maurizio présente le grand intérêt de s'intéresser à l'ambiguïté des oracles littéraires et à leur fiabilité sans tomber dans la dénonciation d'une supercherie organisée. Susanne William Rasmussen s'intéresse

à un paradoxe relevé dans les écrits de Cicéron : alors qu'il se montre critique vis-à-vis de la *religio*, de la divination, et soutient qu'il s'est « converti » à la philosophie, il consulte l'oracle de Delphes. Rasmussen remet avec pertinence les actes et les écrits du philosophe dans le contexte de l'époque, où la religion est avant tout une pratique sociale, une série de rites à respecter, et non une question de croyance en un dogme comme dans le christianisme. L'individualisme de l'époque en matière de consultation oraculaire est également mis en avant par l'auteur, qui rappelle que cet acte apporte un certain prestige social au consultant. Richard Gordon s'interroge, dans un article très fouillé et très technique, sur la rationalisation des processus de divination, qui visent à mieux appréhender l'incertitude de la condition humaine. Il se concentre plus spécifiquement sur l'astrologie, et le contexte dans lequel la discipline a pris son essor. Ainsi, à l'époque hellénistique apparaît une nouvelle façon d'appréhender l'avenir : il est inflexible et peut donc être lu. Cette vision des choses tranche avec une conception plus ancienne de la *moira*, d'un destin imprévisible. C'est à l'époque hellénistique que les premiers horoscopes vont prendre leur essor dans le monde grec. La ligne conductrice d'une vie humaine pourrait ainsi être définie par le moment de la naissance. En pratique, les particuliers cherchent cependant toujours à voir clair dans une situation complexe en un temps donné. Ils veulent des réponses à court terme pour guider leurs actions, dans des registres très variés (l'article s'appuie notamment sur quelques extraits traduits du *Catalogorum Astrologorum Graecorum*). Richard Gordon prend soin de familiariser le lecteur avec le fonctionnement technique de cette discipline, en fournissant des explications précises, des exemples et des illustrations schématiques. Il met en avant la cohérence du système, dont il fait un exemple éclatant de la volonté humaine de déjouer l'incertitude et des moyens mis en place pour y parvenir. Wolfgang Spickermann propose une réflexion sur l'attitude de Lucien vis-à-vis de la divination et de la superstition en se concentrant sur deux textes de l'auteur, de natures bien différentes : le *Philopseudes sive incredulus* et le *De astrologia*. Lucien propose dans le premier ouvrage un dialogue sarcastique raillant les croyances en la superstition et en des créatures surnaturelles, et dans le second une forme de dissertation sophistiquée sur un sujet plus sérieux. Spickermann montre que malgré la différence de ton de ces deux traités, l'attitude de Lucien est tout à fait cohérente : il condamne fermement la magie, la divination, en s'appuyant sur l'ambiguïté des oracles, inconvenante pour un dieu, et se moque également de la divinisation de dirigeants politiques, comme Alexandre le Grand ou, plus largement, les empereurs romains. Corollairement, Lucien fait montre d'un certain mépris pour les civilisations non grecques, en particulier l'Égypte, dont il raille fréquemment les rites, croyances et superstition, comme d'autres l'ont fait avant lui. Au final, il semble que Lucien reconnaisse aux astres seulement le pouvoir d'influer sur la vie des hommes. Enfin, Veit Rosenberg clôt ce volume par une réflexion sur Aelius Aristide. Rosenberg montre avec une grande clarté qu'il faut voir dans les *Hieroi Logoi* un témoignage de la relation privilégiée qu'entretenait Aristide avec les dieux et tout particulièrement le dieu Asclépios. Alors que l'ouvrage est considéré par beaucoup comme le journal d'un homme malade, Rosenberg met en avant le caractère mystique des écrits d'Aristide, qui prend le pas sur l'aspect médical. L'auteur insiste également sur le rôle majeur qu'ont joué la rhétorique et la poésie, dont la pratique fut commandée à Aristide par Asclépios lui-même, dans le processus de guérison d'Aristide, ainsi que

dans sa construction sociale. En conclusion, cet ouvrage propose des articles de grande qualité, au contenu très fouillé, et réussit le pari de suivre avec cohérence sa ligne directrice malgré la diversité des questions et des auteurs abordés.

Julie DAINVILLE

Sylvie PERCEAU et Olivier SZERWINIACK (Ed.), *'Polutropia' : d'Homère à nos jours*. Paris, Classiques Garnier, 2014. 1 vol. 588 p. (RENCONTRES, 72). Prix : 59 €. ISBN 978-2-8124-1801-3.

Au moment de consulter cet ouvrage, deux surprises attendent le lecteur habitué à consulter des livres d'hommages. D'abord, et le fait est plutôt rare, contrairement à ce que son titre n'indique pas, il s'agit bien d'un volume de mélanges qui rassemble trente contributions offertes à Danièle Aubriot-Sevin, professeur émérite de littérature grecque à l'Université de Picardie – Jules-Verne par ses collègues et collaborateurs. Ensuite, et ce n'est pas le moins étonnant, ses sphères d'intérêt s'étendent de l'épopée homérique aux littératures françaises des XIX^e et XX^e siècles, avec comme figures de proue Jules Verne et Albert Camus, en passant par la Rome ancienne, la religion et la philosophie antiques, la littérature latine du Moyen Âge et les écrits bibliques, sans négliger la musique classique au gré d'un intéressant détour par le *Parsifal* de Richard Wagner. On le voit donc, il s'agit d'un éventail très bigarré qui témoigne des nombreux centres d'intérêt de la collègue ainsi honorée. Cet éclectisme justifie dès lors pleinement le titre choisi par les éditeurs : sa pertinence éclate à la consultation de la table des matières. Après une introduction où Paul Demont retrace le parcours académique de Danièle Aubriot-Sevin et une introduction où Sylvie Perceau et Olivier Szerwiniack résument brièvement le contenu des articles qu'ils ont collectés, ceux-ci se distribuent en deux parties : la première intitulée « Prière et religion » et la seconde « Mythes et littérature. Les Grecs et leur héritage », l'élasticité de ce dernier titre permettant aisément, et avec beaucoup d'intelligence, les avancées dans les domaines signalés ci-dessus. Dans cette manne de contributions de haut niveau, nous épingleons plus particulièrement les travaux suivants : P. Wathelet, « Hermès chez Homère ou le dieu officieux » (p. 39-64) ; Cl. Calame, « Les "noms" des dieux grecs. Les pouvoirs de la dénomination et de la profération hymnique dans la reconfiguration d'un panthéon » (p. 79-95) ; S. Perceau et A.G. Wersinger « Retour sur le prétendu "sacrifice" grec. Un point aveugle de l'anthropologie » (p. 123-149) ; D. Babut, « Les dieux d'Épicure » (p. 151-180) ; Ch. Guittard, « La grande prière "catonienne" à Mars (Caton, *Agr.* 141). Y a-t-il un verbe *piaculare* en latin ? » (p. 181-196) ; J. Champeaux, « "Vica Pota" ou les avatars d'une déesse » (p. 197-209) ; P. Schmitt-Pantel, « Nourriture et identité chez les Grecs. Les comportements hors norme de Tantale, Phinée et Erysichton » (p. 357-391) et A. Motte, « L'"Alcibiade" et le "Phèdre". Deux initiations à la philosophie opérées par un divin amour » (p. 393-440). Une bibliographie de la destinataire, un index des auteurs anciens et modernes cités et un autre regroupant les œuvres anonymes évoquées dans ses pages achèvent utilement ce volume qui souligne toute l'envergure et la richesse de la culture grecque, comme de sa survie, dans l'*innumerabilis annorum series et fuga temporum*.

Alain MEURANT